

Colette de Corbie

A toutes les clarisses

Annie Gay

Colette de Corbie

Une nomade de Dieu

Images et cartographie Henri Bertrand



ÉDITIONS
CABÉDITA
2014

DU MÊME AUTEUR

Histoire de Dole, Editions Horvath, 1982
Dole, pas à pas, Editions Horvath, 1985
Pouvoir et Argent, les notables dolois au temps de Stendhal,
Editions Marque-Maillard, 1988
La Révolution dans le Jura, Editions Horvath, 1988
Louise de Constant, Editions Cabédita, 1997
Châteaux et Demeures du Jura, Editions Cabédita, 1998
Les Jobez, maîtres de forges jurassiens au XIX^e siècle,
Editions Cabédita, 2002
Nouvelle Histoire de Dole, Editions Privat, 2003
Enfance villageoise dans les années cinquante, le curé et l'institut',
Editions Cabédita, 2006
Guerres et paix en Franche-Comté, la nonne et le soldat,
Editions Cabédita, 2008
Il était une fois... Nodier, Editions Dmodmo, 2008
Moi, Rosalie, femme de chambre, Editions Cabédita, 2012

Couverture : « *Le chariot de Colette* », détail de l'icône historiée de sainte Colette par
l'iconographe Paolo Orlando, chapelle des clarisses de Poligny. Photo Henri Bertrand
Intérieur : images et cartographie Henri Bertrand

© 2014. Editions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière

1^{re} édition septembre 2014

2^e édition novembre 2014

BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains

Internet : www.cabedita.ch

ISBN 978-2-88295-709-2

Avertissement

Raconter l'histoire de Colette de Corbie (1381-1447), sainte Colette l'appela-t-on de son vivant, bien avant sa canonisation prononcée au début du XIX^e siècle, relève pour moi de l'aventure.

Je ne suis pas une historienne de l'Église. Ni une exégète des mémoires hagiographiques qu'ont écrites d'elle ses compagnons ou compagnes de vie et de route, Pierre de Reims, dit de Vaux, et sœur Perrine de Baume. Biographies copiées, remaniées aux siècles suivants par des religieux, abbés ou moines: l'abbé de Saint-Laurent en 1630, l'abbé Larceneux en 1785, le Père capucin Ubald d'Alençon au début du XX^e siècle.

Une aventure dans laquelle j'ai eu pourtant envie de me lancer. Par empathie, je crois.

Empathie pour une communauté: les clarisses du monastère Sainte-Claire de Poligny, avec lesquelles je suis en amitié depuis une dizaine d'années, en dépit de mon incroyance.

Empathie pour un lieu: Poligny, une ville médiévale d'exception dont je mets l'histoire en théâtre depuis plus de vingt ans.

Les clarisses de Poligny m'ont ouvert leurs archives pour me permettre l'écriture de *Guerres et Paix en Franche-Comté, la nonne et le soldat*, ou l'histoire de leur communauté plongée dans l'enfer de la guerre de Dix Ans, la plus funeste des guerres de conquête qui ravagèrent la Franche-Comté au XVII^e siècle.

Dans leurs jardins « hors clôture », elles ont accueilli les saltimbanques du *Théâtre de mémoire* pour jouer l'histoire de leur couvent, celle de sa fondation en 1415 par Colette de Corbie.

Après une telle connivence, comment ne pas avoir envie de mettre en scène la vie de Colette; elle qui fut à l'origine de leur existence même, fondatrice de leur monastère de clarisses colettines?

Je me suis donc aventurée. *L'histoire des Clarisses* par l'historienne clarisse niçoise, sœur Marie Colette, m'a beaucoup servi. Le livre d'Elisabeth Lopez, *Culture et sainteté, Colette de Corbie (1381-1447)*, entreprise exemplaire de présenter Colette dans son contexte familial, ecclésial et politique, m'a fait franchir le pas.

J'ai imaginé l'itinéraire de la vie de Colette à son époque. Une enfant, puis une jeune fille qui ne veut que Jésus pour époux. Colette vivante, loin de l'image céleste qu'on a le plus souvent donnée d'elle. Une femme du Moyen Age, béguine, bénédictine, recluse de la ville de Corbie, comme beaucoup de recluses d'autres villes. Enfermée mais libre, libre de ne pas se marier, libre de sa quête du pur Amour. J'ai imaginé ses visions, ses démons, ses pénitences, ses mortifications, ses manières d'être et de dire. Un portrait inventé, mais vraisemblable.

J'ai tissé la trame de la vie d'une femme déterminée, réformatrice de l'ordre de sainte Claire, embarquée dans l'histoire troublée de son siècle, entre la folie d'un roi, les intrigues assassines du duc de Bourgogne et les guerres intestines. Une femme intelligente, étonnante, passionnée de pauvreté et amie des grands du monde, épris de fondations pour mériter le Ciel.

J'ai mis en scène le parcours d'une missionnaire franciscaine au temps de la religion flamboyante et du mysticisme triomphant : celui des grands prédicateurs et des flagellants, de la fascination pour le martyre et la crucifixion, des visions béatifiques et des croyances au merveilleux et à l'extraordinaire.

L'histoire d'une « routarde » de Dieu, fondatrice de dix-sept monastères de clarisses colettines, croisée avec celle d'un siècle déchiré par les crises politiques et religieuses les plus graves. De la vie de la plus grande réformatrice religieuse du Moyen Age, j'ai choisi d'en faire le roman d'une femme, une femme résolue, infatigable et libre. Puissiez-vous trouver quelque agrément à sa lecture !

L'auteur

Colette et Corbie
1381-1407

Une enfant de vieux

Tout au long du chemin, la rumeur tourna et retourna dans la tête de Robert Boylet. Celle que les colporteurs avaient répandue à la foire d'Amiens. Pendant trois jours, il avait entendu les mêmes caquets : le roi de France, Charles VI, était devenu fou ! C'était arrivé le 5 août dernier, dans la forêt du Mans ; tandis qu'il chevauchait, une violente furie l'avait soudain secoué, il avait tiré son épée contre ses cavaliers, frappé à droite, à gauche, dans tous les sens. Frénétique, halluciné, baveux, possédé par le diable. On avait réussi à le maîtriser et à le ramener au Mans. Lié sur un chariot. Une position déshonorante pour un roi. A force de ruminer ça, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait laissé sa mule trotter trop vite. Son âne bête ne suivait plus, à presque douze coudées derrière, ralenti par la charge de tout ce qu'il portait.

Tous les ans, Robert Boylet se rendait à la foire de la Saint-Louis à Amiens, pour acheter ou racheter des outils. Les gouges et les ciseaux des marchands venus de Gand étaient prisés par tous les compagnons de Picardie. Le métier de charpentier de grande cognée en exigeait de toutes sortes. Il fallait aussi remplacer ceux que les ouvriers usaient, perdaient ou se faisaient chaparder sur les chantiers. Il arrêta sa mule et attendit son âne. Il les laissa brouter l'herbe du fossé. Détacha la gourde de la ceinture de son surcot, but deux gorgées d'eau. Corbie n'était plus qu'à deux petites lieues. Il avait fait plus de la moitié du chemin. Il arriverait avant la nuit.

La veille, un orage avait déversé des seilles de pluie sur les terres de la vallée. La Somme avait grossi. Une odeur forte montait des tourbières et des étangs. Il aimait cette odeur âcre qu'il

reconnaîtrait entre mille. Celle des entrailles de son pays. Mais les bouffées d'herbe et de terre avaient beau l'emplir d'aise, il ne parvenait pas à déchirer de ses pensées l'image d'un roi fou, ligoté comme un pourceau sur un chariot. Elle se tordait et tortillait devant lui; une vision douloureuse qui lui retournait les sangs. Et plus il ressassait cette rumeur du «fol roi», plus la conviction qu'elle était vraie s'insinuait en lui. Il se rappelait un mauvais présage. Au début du mois d'avril de cette année 1392 – cinq mois déjà – les maîtres des corporations de Corbie s'étaient rendus à Amiens. Invités à défiler en cortège devant le roi, aux côtés des guildes de la ville, oriflammes mêlées; il portait la bannière des charpentiers de Corbie. Les bourgeois de la ville avaient offert un banquet aux Anglais de la délégation du duc de Lancastre, venu depuis Calais saluer le roi de France. Or, au beau milieu des cérémonies, un événement fâcheux s'était produit. Sur le parvis du palais épiscopal, le roi était soudain tombé de son trône. Foudroyé. On avait sonné la cloche du beffroi. Le mayor et l'évêque avaient déclaré le roi «en fièvre et en chaude maladie». Un signe prémonitoire.

Les murailles et les tours de Corbie se dessinèrent bientôt dans les rougeoiements du coucher du soleil. Les dentelles noires des flèches de ses églises accrochées aux brumes du ciel. Il fixa celle de Saint-Albin, l'église qu'il devait réparer avant l'hiver, la charpente du chœur s'était affaissée. Il passa devant la maladrerie, franchit *la porte aux vaches* puis ralentit l'allure. Une mélancolie le prenait toujours quand il rentrait d'une foire. Il y passait tellement de bons moments! La foire, c'était une autre vie. Entre l'auberge et la taverne, les bruits et les rires; une gaieté qui allait lui manquer. Chez lui, dans sa maison, tout à côté de l'abbaye Saint-Pierre, on ne riait pas, on priait. Son épouse Marguerite était une pieuse femme. «Bien trop pieuse», marmottait-il parfois. Avant de s'en repentir aussitôt, tant elle était douce et bonne. Leur petite fille, Nicolette, imitait sa mère. Elle avait, comme elle, le goût de la religion. Excessif, trouvait-il, pour son âge. Elle n'avait que 11 ans.

Sa mère l'eut sur le tard

Marguerite n'était plus toute jeune quand Robert l'épousa. La quarantaine passée. Veuve de son homme que la peste avait fait trépasser. Elle s'obstina à lui donner un enfant, le mariage n'allant pas sans «le don de la vie à Dieu», répétait-elle. Il fut assidu dans l'accomplissement de ses devoirs conjugaux, Marguerite priant et suppliant sainte Anne et la Vierge Marie. Avant, pendant, et après. Elle multiplia les dévotions et les pénitences. Mais son ventre resta plat. Il essaya de la convaincre d'en prendre son parti, la réconforta comme il put: «ils étaient trop âgés», «ils s'occuperaient des enfants abandonnés autour de l'abbaye», «par ces temps de misère, il n'en manquait pas!»

Elle ne voulut rien entendre et le persuada de faire un pèlerinage en Lorraine, implorer saint Nicolas, «le bon saint Nicolas qui aime tant les enfants». Au début du printemps 1380, elle voulut pèleriner à tout prix. Il dut s'y résoudre. Le prévôt Adam Mangnier, leur voisin, promit de veiller sur ses affaires pendant son absence. Le voyage allait durer deux bons mois, voire trois. Les meilleurs pour les charpentiers! Mais aussi pour dame Marguerite. Il ne pouvait quand même pas s'embarquer avec elle sur les chemins en hiver.

Un long périple fructueux, un saint Nicolas miséricordieux! Le 13 janvier 1381, Marguerite mit au monde une petite fille. Ils l'appelèrent Nicolette, du petit nom féminin de Nicolas. Robert respira d'aise. Le souvenir qu'il garda du pèlerinage en Lorraine fut le meilleur de sa vie. Un printemps précoce chaud et beau, idéal pour des pèlerins. Ils avaient dormi à la belle étoile et dans les étables, dans le foin et la paille. Il n'avait jamais vu dame Marguerite aussi émoustillée, même le jour de leurs noces. Elle se laissait trousser aisément, comme une jeunette qu'elle était redevenue, les cheveux défaits, les yeux allumés d'étoiles. Il en resta longtemps tout ébaudi.

Il avait pensé que Marguerite, enfin comblée, diminuerait ses prières et pénitences. Eh non! Elles redoublèrent pour remer-

cier le Seigneur de l'avoir exaucée. Sur la couette, elle ne voulut plus qu'il la prît. La naissance de Nicolette tenait du miracle, elle ne procréerait plus, c'était certain, l'acte conjugal ne pouvait donc plus se faire « sous peine de commettre le péché de sensualité », disait-elle. Il en resta coi. Elle ne pensa plus qu'à prier le Seigneur et la sainte Vierge. Sa patenôtre toujours avec elle : à son cou, à son bras, à sa ceinture. Récitant les *Ave* et les *Pater* tout au long du jour. Qu'elle filât la laine, qu'elle brassât la pâte à pain dans la huche, ou qu'elle touillât la lessive dans le cuvier. A force de jeûnes et de privations, elle devint plate comme une galette, maigre comme un hareng saur. Il ne resta plus rien de la femme rondelette qu'elle avait été. Les joues creusées, les cheveux plaqués sous un chaperon de toile grise, s'enlaidissant pour faire pénitence. Ils continuèrent à dormir dans le même lit, mais elle lui interdit de la toucher, même de la frôler, comme si un glaive les séparait. Il en fut tellement tourneboulé qu'il se mit à faire de la mauvaise graisse et à perdre ses cheveux sur le haut de la tête. Il ressembla bientôt aux moines d'à côté, le capuce en moins.

Il avait beau être un bon chrétien, ne manquer aucune messe, ni du dimanche ni d'une fête religieuse, faire chaque soir sa prière, agenouillé sur le prie-Dieu, il trouva le comportement de sa femme exagéré. D'où son assiduité aux foires. A toutes les foires, de la Pentecôte à la Saint-Martin, celles d'Amiens, de Picquigny et de Hesdin, et même en Artois. Il se coiffait de son chaperon bleu à longues bandes de velours ébène, assorti à son manteau bleuté bordé d'une lisière noire. Quand il avait abusé de la taverne, il se confessait avant de reprendre la route – à la soixantaine passée, il avait encore des appétits qu'il n'allait pas raconter aux curés de Corbie ! La foire aidant, il s'habitua aux pieuses conduites de sa femme, « une sainte femme », disaient les Corbéens. Peu à peu, il fut même heureux d'avoir une compagne aussi bonne et vertueuse que tout le monde louait. Elle tenait parfaitement son ménage, économe et travailleuse. Humble et charitable avec les miséreux, prenant en exemple la vie de saint

François. Il ne s'était pourtant pas attendu à ce qu'elle se prît d'un amour aussi ardent pour Jésus-Christ. Ça arriva quand elle décida de se consacrer à la dévotion de la Passion. Le calvaire du Christ l'obséda. Elle pensa sans cesse à sa couronne d'épines et aux cinq plaies que les bourreaux lui avaient faites sur la croix: «les pieds et les mains percés avec des clous, le flanc avec un javelot», marmonnait-elle, blême comme un linceul, les yeux renversés vers le ciel. Dans les vases, elle ne mit plus que des fleurs ou des branches à épines: des roses, de l'aubépine ou du prunellier. Près de chaque chandelle, elle rangea de l'encens: avant d'allumer la mèche, elle en posait cinq grains sur le suif. La nuit, elle se relevait pour réciter cinq *Pater* et cinq *Ave*. Pendant la semaine sainte, elle revivait toutes les étapes de la Passion. Le Vendredi saint, elle s'enserrait la tête d'un bandeau d'épines, pleurait, gémissait. A genoux, au pied du crucifix de la chambre, elle déchirait sa robe, se donnait la discipline jusqu'au sang. Robert prit peur pour sa santé. Il en parla au grand prieur de l'abbaye et au curé de Notre-Dame, l'église en face de l'abbaye, pensant qu'ils pourraient peut-être modérer les ardeurs de Marguerite, elles le mettaient en souci. Tous les deux le rassurèrent, lui répondirent «qu'elle était bel et bien une bonne et pieuse femme, qu'il avait beaucoup de chance d'avoir une telle épouse». Il finit par penser qu'il vivait avec une sainte et qu'il était bien ingrat d'en être chagriné au lieu d'en remercier Dieu.

On l'appela Colette

Quand Robert arriva chez lui, les huit heures du soir étaient sonnées. Marguerite lui servit une écuelle de soupe de la marmite qu'elle avait laissée sur le trépied de la cheminée. Elle s'enquit de sa santé, de l'âne et de la mule. Elle lui dit qu'Adam Mangnier était déjà venu et reparti. Leur voisin, prévôt de la ville, attendait toujours avec impatience son retour. A l'affût de nouvelles qu'il aimait bien savoir avant les autres. Robert raconta à Marguerite ce qu'il avait entendu à propos de leur roi. Elle ne parut pas

étonnée. Elle dit qu'on en avait parlé à l'abbaye. Le moine hospitalier avait reçu des voyageurs à cheval, ils avaient rapporté ces bruits-là. Les moines pensaient que le roi « avait des raisons particulières d'être châtié par Dieu », que sa maladie provenait « des excès qu'il avait commis en sa jeunesse, il avait abusé des tournois et des plaisirs de la chair ». Robert resta songeur. Puis il demanda après Colette – ils avaient pris l'habitude de l'appeler Colette, c'était plus court que Nicolette.

– Dans son oratoire. Aujourd'hui, elle a fait jeûne, elle est allée porter son dîner aux ladres, répondit Marguerite

Il avait aménagé un oratoire à Colette, dans sa chambre au premier étage. Il l'avait fallu, tant elle aimait prier. Quand ils l'appelaient et qu'elle ne répondait pas, c'est qu'elle se trouvait à l'abbaye, en prière devant le calvaire de la chapelle Sainte-Bathilde. Une nuit qu'il n'arrivait pas à trouver le sommeil, il entendit la cloche de l'abbaye sonner matines, une demi-heure après minuit. Et qu'entrevit-il ? Colette à quatre pattes, en train de se faufiler vers la porte, rampant dans le noir comme un chat. Elle allait à l'office. Il se fâcha pour de bon. C'était trop fort qu'une petite fille découchât pour aller à matines ! Pour éviter qu'elle déguerpît la nuit sur la pointe des pieds, il la fit coucher dans une chambre au premier étage. Le soir, il barrait l'escalier. Peine perdue ! Leur voisin, Adam Mangnier, déjoua son plan. Emu par la dévotion de la « petite » Colette, il prit une échelle et l'aida à passer par la fenêtre de sa chambre. Robert pensa alors qu'un oratoire les dispenserait d'une telle acrobatie. Colette se jetait bien à genoux pour prier là où elle se trouvait, si elle entendait la cloche de l'église et qu'elle était trop loin pour s'y rendre ; ce qui arrivait souvent quand elle partait dans les collines de Corbie chercher de l'aubépine. Marguerite le persuadait que c'était merveille de la voir ainsi, « aussi sainte et bonne », « qu'une telle piété leur donnerait l'amour du Seigneur et qu'ils obtiendraient rémission de leurs péchés ». Robert finit par se dire que c'était sûrement vrai et qu'au lieu de se tracasser, il devrait plutôt se réjouir d'être entouré de deux saintes.

Table des matières

AVERTISSEMENT	7
COLETTE ET CORBIE (1381-1407)	
UNE ENFANT DE VIEUX.....	10
<i>Sa mère l'eut sur le tard</i>	12
<i>On l'appela Colette.....</i>	14
<i>Une jeune fille étrange.....</i>	17
LA RECLUSE DE CORBIE.....	22
<i>Les désillusions de Colette.....</i>	23
<i>L'habit de François.....</i>	26
<i>Murée vivante.....</i>	28
LE RETOUR AU MONDE.....	33
<i>Henri de Baume.....</i>	35
<i>Vœux brisés.....</i>	38
<i>Le voyage à Nice</i>	40
LA CONFIRMATION DU PAPE	44
<i>Indésirable à Corbie</i>	47
<i>Au château de Baume</i>	50
COLETTE ET LA BOURGOGNE – 1407-1423	
LA DAME DE FRONTENAY	56
<i>Les moniales du château</i>	57
<i>Le départ à Besançon</i>	60
LA MAISON DE BESANÇON.....	63
<i>Rue Saint-Vincent</i>	63
<i>Une renommée de « sainte »</i>	65
<i>Un monastère revivifié.....</i>	68
LES CORDELIERS DE DOLE.....	73
<i>La duchesse de Bourgogne</i>	75

<i>Dole et Auxonne</i>	78
<i>Chicanes doloises</i>	81
À DIEU PLAISE POLIGNY	84
<i>L'entrevue de Rouvres</i>	85
<i>L'arrivée à Poligny</i>	88
<i>Embûches et tracasseries</i>	90
LE MONASTÈRE « CHÉRI »	96
<i>Vie contemplative</i>	97
<i>Le puits de Colette</i>	101
<i>Béatitudes</i>	103
<i>Vincent Ferrier</i>	106
<i>Sermons et discipline</i>	109
DERNIERS JOURS À POLIGNY	112
<i>1419, l'année funeste</i>	113
<i>Un départ retardé</i>	116
<i>La route de Seurre</i>	119
AU SERVICE DES GRANDS	122
<i>De Seurre à Moulins</i>	123
<i>Marie de Berry</i>	125
LA NOMADE DE DIEU – 1423-1447	
DE L'Auvergne à la Savoie	132
<i>Aigueperse</i>	132
<i>Vevey</i>	136
UNE FEMME DE POUVOIR	140
<i>Jeanne d'Arc</i>	141
<i>La réforme de Colette</i>	144
<i>En Languedoc</i>	146
LES DERNIÈRES ROUTES	150
<i>La volonté des princes</i>	151
<i>La mort de frère Henri</i>	153
<i>Retour en terres natales</i>	158
<i>Jean de Capistran</i>	162
LA MORT À GAND	165

ÉPILOGUE

LE RETOUR.....	170
À POLIGNY TOUJOURS	176
INDICATIONS CHRONOLOGIQUES.....	178
L'ÉTAT BOURGUIGNON EN 1450.....	181
REPÈRES GÉNÉALOGIQUES	182
LEXIQUE.....	183
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.....	187
TABLE DES MATIÈRES.....	189

*Achévé d'imprimer
le quinze septembre deux mille quatorze
pour le compte des Editions Cabédita à Bière.*

Mise en pages : Pierre Maleszewski - PAO graphique

Correctrices : Valérie Caboussat, Eliane Duriaux

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins. A défaut, adressez-vous directement à :

SUISSE
Editions Cabédita
Route des Montagnes 13
CH-1145 Bière

INTERNET
www.cabedita.ch
Téléphone
0041(0)21 809 91 00

FRANCE
Editions Cabédita
BP 9
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse